Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 51

Artikel: Miss Victoria Woodhull
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190696

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-sixième année. N° 51. Samedi 22 Décembre 1888.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me et 3me séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

La fontaine de Montbenon.

Dans un précédent article, publié il y a plusieurs mois déjà, nous disions, après examen du projet présenté : « La fontaine fera peut-être oublier la grotte. » Nous ne nous sommes pas trompé. La fontaine fait aujourd'hui le sujet de toutes les conversations et l'on ne parle plus de la grotte. Pourquoi ?...

Parce que la fontaine est un travail beaucoup plus important, beaucoup plus coûteux, et qu'il doit être digne à la fois et de sa destination et de son généreux donateur.

Parce que cette fontaine, qui devait, soit par sa forme, soit par sa disposition, contribuer à l'embellissement du côté oriental de la promenade, dans le but de racheter un peu ce que l'orientation du palais ne lui a pas donné, ne semble pas répondre à ce qu'on en attendait.

Enfin, parce que tout paraît faire supposer qu'on a sacrifié l'aspect général de la fontaine à la façade orientale du palais, qu'on chercherait à dissimuler au moyen d'un épais massif d'arbustes, que semble nécessairement appeler cette fontaine, qui tourne le dos à la ville.

Elle lui tourne si bien le dos, et se présente si défavorablement de ce côté, qu'on croit à une construction d'un tout autre usage.

Mais soyez tranquille, nous disait-on l'autre jour, tout cela disparaîtra, dès le printemps, derrière un grand rideau de verdure.

Un tel argument se passe de commentaire.

Il fallait, au contraire, comme nous venons de le dire, orner cette partie de la promenade, qui s'offre tout d'abord aux yeux en arrivant à Montbenon, par une fontaine dégagée de tous côtés, animée de divers jets, de nappes d'eau retombant de vasque en vasque, afin de donner à cet endroit la vie et la gaîté qui lui manquent et que ne lui donnera jamais l'épais fourré de verdure qu'on lui prépare.

Nous savons parfaitement que telles personnes souriront de pitié en lisant ces lignes. A celles-là nous dirons tout simplement : Allez sur Montbenon, à l'heure des promeneurs, et écoutez un peu ce qui se dit autour de la fontaine, dans n'importe quel groupe, et vous reconnaîtrez peut-être que le gros bon sens du public apprécie souvent mieux les choses que les gens dits « de l'art. »

Mais enfin la fontaine est faite ; le Conseil communal, qui était bien loin d'être au complet dans sa séance du 30 mai 1887, l'a voulue ainsi, par 30 voix contre 18, malgré le préavis contraire de sa commission.

Il n'y a donc autre chose à faire qu'à s'incliner devant les faits accomplis.

* * *

Mais expliquons-nous sincèrement et sans parti-pris, jusqu'au bout. — Ce qui précède a essentiellement trait à l'arrangement, à l'ornementation générale de la place de Montbenon, et ne veut pas dire que la fontaine, considérée en elle-même, ne soit pas une œuvre de mérite et de talent. Nullement. Nous nous empressons de reconnaître que, vu de face, l'ensemble est d'un bel effet. Le motif central est remarquablement conçu et exécuté ; sa balustrade, en hémicycle, encadre très élégamment ses bassins animés par une superbe lame d'eau.

Tout cela est bien, à l'exception du lourd capuchon qui couronne la colonne centrale. On a beau vouloir en atténuer l'effet par des arguments de toute sorte ; on ne le conçoit pas ; il offusque tous les yeux.

Du reste, l'auteur du plan avait tout d'abord proposé une statue représentant la Ville de Lausanne. On n'en a pas voulu, et savez-vous pourquoi ? parce qu'elle tournait le dos à la ville. La fontaine en fait bien autant.

Où trouver, je vous prie, une statue qui n'ait pas de dos et qui ne l'oppose pas à quelqu'un ou quelque chose ? A moins qu'à l'aide d'un mouvement mécanique on ne la fasse tourner sur elle-même de façon à ce que chacun en ait sa part.

La Justice, qui tient depuis si longtemps sa balance sur la place de la Palud, siège de nos autorités communales, a tourné très franchement le dos jusqu'ici à de nombreux voisins, qui ne s'en croient point offensés.

Il est vraiment futile de s'arrêter à de telles considérations.

Une autre idée. Puisqu'on doit prochainement placer deux vases sur les piliers qui terminent la balustrade, ne serait-il pas préférable, — si les ressources dont on dispose ne permettent pas de faire mieux, — de remplacer le bonnet en question par un troisième vase de forme élégante et de plus grandes dimensions, et d'où retomberaient, comme d'une corne d'abondance de belles plantes d'ornement ?... Nous avons la conviction que l'effet serait tout autre.

On assure que ce malheureux capuchon, — qui, au dire de quelques-uns, s'harmonise à merveille avec le dôme du palais, — n'est que provisoire. « Espérons qu'il disparaîtra bientôt, nous disait quelqu'un d'autorisé. »

Oh ! puisse ce vœu être exaucé, et puisse ce provisoire déroger à la tradition lausannoise, en ne devenant pas du définitif.

Fontaine, tant que tu ne seras pas décoiffée, je ne boirai pas de ton eau !

L. M.

Miss Victoria Woodhull.

On parle beaucoup, à Paris, de la prochaine arrivée dans cette ville de Miss Victoria Woodhull, femme très célèbre aux Etats-Unis, soit comme journaliste, soit comme orateur, et qui se constitue le champion universel de l'émancipation des femmes. Elle vient en Europe dans le but d'y faire prévaloir ses idées ; et comme elle est plusieurs fois millionnaire, on peut prévoir qu'elle fera largement les choses. La nouvelle campagne qu'elle va entreprendre a donné lieu, depuis quelque temps, à de nombreux commentaires ; mais de tout ce qui a été dit et écrit sur cette ques-

tion, rien ne nous a paru frappé au coin du bon sens comme ces spirituelles réflexions de Mme Jeanne d'Illiers, dans le journal *La Famille*, de Paris :

Si vous le voulez bien, nous supposerons le problème résolu. C'est une façon de raisonner comme une autre. Nous avons des femmes-ministres, des femmes-sénateurs, des femmes-députés, des femmes - fonctionnaires, préfètes, sous-préfètes, et ainsi de suite, du plus haut au plus bas de l'échelle administrative. Nous avons aussi des femmes-magistrats, des femmes-soldats et des femmes-médecins. Je fais en passant une réserve pour cette dernière catégorie, estimant qu'elle a son utilité, et une utilité fort grande. Le médecin étant une manière de confesseur, il est souvent fort délicat pour nous, et quelquefois pénible, de lui faire certaines confidences. Sous ce rapport, la femme peut rendre de signalés services, et je la comprends, je l'approuve, je l'admire.

Mais, très franchement, je ne crois pas que nous soyons faites pour les autres carrières ouvertes devant nous par l'émancipation. Certes, nous pourrions être d'excellents avocats ; nous avons généralement la parole facile et la réponse prompte ; mais aurions-nous le calme suffisant pour rester maîtresses de nous-mêmes à l'audience, pour ne pas être interrompues par le président, et pour arriver au bout de nos plaidoieries sans des crêpages de chignons contraires à la dignité professionnelle ?... Juges, ne nous laisserions-nous pas trop facilement influencer par des motifs étangers à la cause ?... Sénateurs, députés ou fonctionnaires, le poids écrasant de notre mandat ne trahirait-il pas nos faibles forces ?...

En tout cas, concédez-moi ceci, chères lectrices, nous ferions des soldats détestables. — Pourquoi ?... — Est-il nécessaire d'insister ?... Parce que nous manquons totalement de l'esprit militaire, qui consiste surtout à n'en point avoir. Vous voyez que cela n'a rien que de flatteur pour nous. Il paraît que la discipline fait la force des armées ; et nous ne nous plierions jamais à la discipline. Et puis il y aurait dans notre service des interruptions fâcheuses et inévitables. Avec la meilleure volonté du monde, les ordres ne pourraient pas toujours être exécutés à la lettre, sans retard et sans murmure. Que répondrait, par exemple, *la caporale* Pitou, commandant une femme pour la corvée des pommes de terre, si celle-ci objectait, par hasard :

— Impossible pour le moment, caporale... Il faut que je donne le sein à mon petit dernier.

Non, mesdames, je ne veux ni vous humilier, ni être humiliée moi-même. Je trouve que, sans aspirer aux fonctions publiques — elles ne sont décidément pas notre fait — notre rôle est assez beau, assez noble pour que nous nous en contentions. Le temps n'est plus, du reste, où nous étions réduites à l'état d'humbles servantes, et où on nous laissait à la maison pour filer la laine. La civilisation a changé tout cela. Tout homme bien élevé, aujourd'hui, a le respect et la vénération de la femme. Nos maris ne sont plus des tyrans, et nous ne sommes plus des esclaves. Mais notre nature ne s'est pas modifiée et ne se modifiera jamais. Faibles, nous avons besoin d'être protégées et défendues ; nos maris sont nos protecteurs et nos défenseurs tout indiqués. En échange, nous devons leur rendre la vie d'intérieur aussi agréable et douce qu'il est en notre pouvoir. Soyons prosaïques et soyons vraies : l'ouvrier qui rentre de son travail doit trouver en arrivant sa soupe sur la table, son lit fait et des boutons à sa chemise.

Cela nous empêche-t-il d'avoir à nos moments perdus des occupations d'un ordre plus élevé ?... d'avoir du talent, si le destin nous en a donné. Cela nous empêche-t-il, surtout si nous sommes intelligentes — et nous le sommes presque toutes — d'exercer sur les hommes en général, et sur nos maris en particulier, telles influences que nous voulons, bonnes ou mauvaises — en tout cas souveraines ?...

Nous ne serons ni ministres, ni sénateurs, ni députés, soit !... et tant mieux ! Mais pour peu que cela nous divertisse, nous construirons, nous renverserons des ministères, à notre gré, nous ferons des élections, nous serons toutes puissantes.

Nous ne serons ni magistrats, ni jurés, ni avocats ; mais nous suggérerons aux avocats, aux jurés, aux magistrats tels arguments qu'il nous conviendra, et la jurisprudence suivra la voie que nous aurons tracée.

Nous ne serons pas soldats et nous ne ferons pas la guerre... Mais si par malheur elle survient, on nous trouvera toujours prêtes à prodiguer nos secours aux blessés, à faire de la charpie, à organiser des ambulances ; et ce rôle-là, tout de dévouement et de charité, n'est-il pas un des plus beaux, un des plus nobles attributs de notre sexe ?...

Je me résume. Je ne m'enrôlerai point et ne vous conseille pas de vous enrôler sous la bannière de Miss Victoria Woodhull. J'y vois des impossibilités matérielles et bien des inconvénients. Nous ne sommes du reste pas si faibles et notre rôle n'est pas aussi passif que Miss se plaît à le supposer. Les hommes ont l'air de nous diriger, c'est possible. Mais au fond, tout au fond, n'est-ce pas nous qui tenons les ficelles ?... Chut ! disons-le bien bas, et n'en laissons rien voir ; nous perdrions tout notre prestige. Soyons adroites, l'adresse est la force des faibles, et comme le dit fort bien un refrain de la Fille Angot, devenu populaire :

Oui, nous ferons des hommes
Tout ce que nous voudrons !

Savez-vous ce que je pense ?... C'est que toutes les femmes qui prêchent l'émancipation doivent avoir, pour cela, des raisons d'un ordre personnel : elles doivent manquer de charme, ou de douceur ou de beauté ; elles doivent, en un mot, n'avoir rien de ce qu'il faut pour plaire, conquérir, dompter ! De là, une haine invétérée pour l'homme, qu'elles sont impuissantes à charmer ; de là une soif de vengeance qu'elles essaient de faire partager à leurs contemporaines.

Je prends un exemple : Louise-Michel, la vierge rouge, est affreuse. Il est évident qu'elle n'a jamais fait la conquête de personne... Eh bien ! je suis persuadée qu'il ne faut pas chercher autre part la source de ses revendications sociales. Si, aux environs de sa 20me année, elle avait trouvé un bon garçon qui eût consenti à l'épouser, peut-être serait-elle aujourd'hui une bonne mère de famille, au lieu de courir les clubs et les réunions pour y récolter des pommes cuites, voire crues, ce qui n'est pas un sort bien enviable. Son caractère s'est aigri, voilà tout... Et la preuve que j'ai raison, c'est qu'Hubertine Auclerc, depuis qu'elle est mariée, ne fait plus parler d'elle.

. . . . . .

Est-ce que Miss Victoria Woodhull serait laide, par hasard ?...

Le lac de Sauvabelin.

Gèlera-t-il ? ne gèlera-t-il pas ? telle est la question que se posaient dernièrement tous nos patineurs.

Eh bien, il est gelé maintenant, témoin toute l'animation qu'il offrait mardi, le joli lac de Sauvabelin. Mais le comité de la Société pour le développement de Lausanne, à l'iniative duquel nous le devons, n'a pas voulu que cette glace, encore vierge, fût sillonnée par les patineurs, sans une petite fête d'inauguration. De nombreux invités, parmi lesquels on remarquait plusieurs membres de l'autorité municipale, des journalistes, des membres de la Société pour le développement, étaient réunis à la buvette, faisant honneur à une collation gracieusement offerte par le comité, et où des *salées* toutes fumantes étaient arrosées d'un excellent vin.

Pendant ce joyeux pique-nique, les invités avaient le plaisir de jouir du gracieux spectacle de cent à cent cinquante patineurs et patineuses glissant comme des sylphes, filant au loin comme un trait, décrivant de longues courbes ou dessinant sur la glace mille figures capricieuses. Nous n'avions pas encore vu ce lac mignon, mais nous pouvons dire qu'il nous a procuré une très agréable surprise. Après avoir traversé le bois, jonché de feuilles sèches, tout à coup, et comme par enchantement, apparaît une riante éclaircie de forme arrondie, où s'étale une belle nappe d'eau, entourée d'une haute et majestueuse bordure de chênes et de hêtres.

Nos patineurs ne pourraient trouver, à une si petite distance de la ville, un endroit plus charmant, plus romantique, plus heureusement choisi pour se livrer à leurs ébats.